

# *La liaison en diatopie: esquisse d'une typologie*

MARIE-HÉLÈNE CÔTÉ

*Université Laval*

(Received February 2016; revised July 2016)

## RÉSUMÉ

Cet article apporte un éclairage nouveau sur la dimension diatopique de la liaison en français, largement négligée dans la littérature par rapport à la variation sociale ou stylistique. L'analyse de données récentes du corpus PFC montre une variation importante dans l'espace francophone, au-delà d'un ensemble stable de contextes de liaison catégorique. Deux dimensions de la variabilité sont identifiées: (1) la réalisation de la liaison variable, reliée au contact avec des langues qui maintiennent l'autonomie prosodique du mot; (2) la prégnance des liaisons non standard, associée au poids de la norme dans le développement historique des variétés.

## I. INTRODUCTION

La littérature sur la liaison offre deux types de commentaires sur la variation diatopique. D'une part, il y a l'idée que ce type de variation est secondaire par rapport à la variation diastratique ou diaphasique, qu'exprime bien Laks (2014: 335): 'Il semble que la variation diatopique soit extrêmement faible, sinon marginale, devant la variation socioculturelle et stylistique'. Des données tirées du corpus élaboré dans le cadre du projet PFC (Durand et al., 2009; [www.projet-pfc.net](http://www.projet-pfc.net)) ne confirment pourtant pas cette impression, ne serait-ce qu'en termes de fréquence de réalisation de la liaison. Mallet (2008: 189) rapporte que le taux global de réalisation de la liaison dans l'ensemble du corpus PFC est de 44,1% dans la conversation libre et de 63,2% dans la lecture du texte. Cet écart de 19% est en fait inférieur à celui observé pour la conversation libre entre deux régions du monde francophone: 46,6% (1009/2163) en Île-de-France contre 22,4% (211/942) à Golden Meadow en Louisiane (Blainey, 2013: 216). La dimension diastratique, elle, semble moins saillante puisque Durand et al. (2011: 128) notent dans l'ensemble du corpus PFC que le nombre d'années d'études n'a qu'un effet marginal sur le taux global de réalisation de la liaison dans la conversation. Par ailleurs, ces simples statistiques de fréquence masquent des différences qualitatives dans la variation diatopique, dont la littérature n'a pas encore pris la pleine mesure.

D'autre part, on trouve des remarques éparses, mais peu étayées, soulignant que certaines variétés feraient plus ou moins de liaisons que d'autres, par comparaison à une variété de référence pas toujours bien identifiée et largement idéalisée. En voici trois exemples:

[français de Suisse romande] On fait infiniment plus de liaisons dans la Suisse romande (...) que dans la région parisienne (Passy, 1892 ; dans Racine et Andressen, 2012: 199).

[français provençal] Les liaisons sont donc beaucoup moins fréquentes qu'en français commun. (Brun, 1931 ; dans Durand et al., 2011: 129)

[français canadien] [I]l faut noter que la liaison est globalement nettement moins réalisée que dans le FR (Eychenne et Walker, 2010: 257).

Pour la Suisse romande, on ne saura sans doute jamais ce qu'il en était à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, mais rien n'indique que la liaison soit plus souvent réalisée aujourd'hui en Suisse qu'en région parisienne (Racine et Andressen, 2012: 201). La France méridionale et le Canada ne semblent pas non plus être associés à une réalisation moins fréquente de la liaison (Durand et al., 2011: 128–130 ; Côté, 2012a: 267), le Canada se distinguant plutôt par la nature des liaisons produites.

Cette appréciation au mieux fragmentaire de la variation diatopique peut être attribuée à deux facteurs. D'une part, jusqu'à tout récemment, une méconnaissance des usages de la liaison dans les variétés de français. D'autre part, le caractère souvent peu saillant des différences dialectales, dans la mesure où elles portent sur les contextes de liaison variable, où la non-réalisation de la liaison passe facilement inaperçue. La comparaison avec le schwa, marqueur incontournable des variétés méridionales de français, est frappante. Rien de tel pour la liaison, dont les bases semblent plus stables à travers les variétés de français.

Le projet PFC a largement contribué à remettre l'usage au centre des descriptions et des débats analytiques sur la liaison, en développant notamment la dimension spatiale. Une comparaison systématique de différents ensembles géographiques est donc maintenant possible. Après une brève présentation des données considérées, on sera en mesure de définir le noyau dur de la liaison – les contextes stables d'une variété à l'autre – et les zones de variabilité diatopique, marquées par deux dimensions: la réalisation de la liaison variable et la prégnance de la liaison non standard, qui s'écarte de la norme prescriptive.

## 2. DONNÉES

J'exploiterai essentiellement ici les données récentes du corpus PFC, accessibles en ligne, présentées dans diverses publications ou relevant d'enquêtes en cours. Je me limiterai à la parole conversationnelle, sans distinction entre les conversations libres et guidées, qui présentent de toute façon peu de différences marquées du point de vue de la liaison (Durand et al., 2011: 126 ; voir cependant Eychenne et al., 2014 pour un exemple de distinction).

On distinguera quatre grands ensembles de variétés: Europe, Canada, Afrique subsaharienne et Louisiane.<sup>1</sup> Ces regroupements s'écartent de ceux adoptés par Durand et al. (2011) et Laks et Calderone (2014), qui établissent trois zones: la France

<sup>1</sup> Ce groupement n'est pas exhaustif puisque certaines zones de la francophonie ne s'y retrouvent pas, notamment le Maghreb, l'Océan Indien et les Antilles. Elles devront évidemment être incluses dans des travaux futurs.

hexagonale, l'espace francophone où le français est langue première (Belgique, Suisse, Canada) et l'Afrique, où le français est essentiellement langue seconde. Une telle catégorisation s'avère cependant inadéquate. D'une part, il n'y a pas lieu de séparer la France hexagonale de l'Europe hors-France, puisque Racine et Andreassen (2012) et Hambye et Simon (2012) confirment que les usages suisses et belges ne se distinguent pas de ceux de la France voisine, elle-même considérée comme un espace homogène malgré quelques différences fréquentielles possibles entre le sud et le nord (Durand et al., 2011). D'autre part, le Canada présente des différences significatives par rapport à l'Europe francophone, remettant en question la pertinence d'un regroupement 'français langue première hors de France'. Le domaine canadien correspond essentiellement ici au français laurentien, dont les usages de la liaison sont assez bien décrits (van Ameringen, 1977 ; van Ameringen et Cedergren, 1981 ; Côté, 2012a, b). Les remarques de Cichocki (2012) indiquent cependant les mêmes tendances en français acadien, l'autre variété historique parlée au Canada.

L'Afrique subsaharienne se distingue par le statut socio-historique particulier dont le français jouit. Il ne s'agit pas d'une zone homogène, mais on y observe tout de même des tendances communes dans les usages de la liaison, discutées en particulier dans Boutin (2014).

À ces trois ensembles – Europe, Canada, Afrique – s'ajoute la Louisiane, qui bénéficie de données PFC récentes. La Louisiane se démarque par le statut uniquement oral que le français y occupe, les locuteurs ayant tous été scolarisés en anglais même si le français est leur langue maternelle. Les données proviennent surtout de deux points d'enquête: Ville Platte dans la paroisse Évangéline (Klingler et Lyche, 2012 ; Boutin et Lyche, 2014) et Golden Meadow dans la paroisse Lafourche (Blainey, 2013). Les tendances notées seulement chez des semi-locuteurs, dont la compétence est très approximative dans un contexte d'étiollement linguistique (Dorian 1977), seront pour l'instant ignorées.

### 3. LE NOYAU DUR

Certains contextes, listés en (1), déclenchent la liaison de façon catégorique ou quasi-catégorique dans toutes les zones. Il s'agit là du noyau dur de la liaison, stable à travers l'espace francophone. Les déterminants en (1a) incluent les définis, indéfinis, possessifs et démonstratifs, ainsi que les chiffres *deux*, *trois*, *six* et *dix*.

- (1)
- a. déterminant + adjectif/nom  
*ces* [z] *amis*, *un* [n] *ancien voisin*
  - b. proclitique + proclitique/verbe  
*on* [n] *en* [n] *arrive*, *vous* [z] *allez*
  - c. verbe + enclitique  
*dit*-[t]on, *va-t*-[t]on, *parles*-[z]en
  - d. *en* + X  
*en* [n] *anglais*, *en* [n] *allant*

Ces contextes sont ceux que Durand et Lyche (2008: 54) ont déjà identifiés comme (quasi-)catégoriques pour l'ensemble du corpus PFC.<sup>2</sup> Cela est confirmé pour le domaine africain par Boutin (2014: 157, 163), pour le Canada par Côté (2012b) et pour la Louisiane par Blainey (2013), Boutin et Lyche (2014) et Lyche (2015).

La nature catégorique de ces contextes soulève deux types d'exceptions, l'absence de liaison étant soit systématique, soit sporadique. Comme exemple du premier type, *ils* ne déclenche normalement pas la liaison dans les variétés canadiennes (van Ameringen, 1977 ; De Jong, 1993 ; Cichocki, 2012 ; Côté, 2012a, b). Il ne s'agit pas ici de conclure à la variabilité de la liaison avec les proclitiques, mais de considérer que *ils* ne fait pas liaison dans les variétés concernées.

L'absence occasionnelle de liaison est notamment observée dans les variétés américaines. Boutin et Lyche (2014) et Lyche (2015) notent pour quelques locuteurs louisianais que la liaison n'est pas tout à fait systématique avec le clitique objet *les* (*elle les / a payés*). On trouve aussi des cas de non-liaison après *on* en français laurentien (van Ameringen, 1977 ; De Jong, 1993 ; Côté, 2012b), acadien (Cichocki, 2012) et louisianais (Blainey, 2013: 307). La non-liaison après *on* semble cependant en régression au Québec, où elle tend à se faire uniquement devant le pronom *y* (*on / y va à pied*) et les formes du verbe *aller* commençant par [i] (*on / ira pas*), qui se comportent comme des mots à h aspiré au regard de tous les processus diagnostiques de ce phénomène (Côté, 2012b). Cette distribution reste d'ailleurs à éclaircir.

La préposition *en*, qui connaît quelques rares exceptions partout, semble offrir un autre exemple de non-liaison sporadique ; voir Mallet (2008: 278) et Durand et Lyche (2008: 44) pour l'ensemble du corpus PFC et Boutin et Lyche (2014) et Lyche (2015) spécifiquement pour la Louisiane (*en / hiver*). Ce cas mérite cependant plus ample discussion. Le corpus en ligne comprend 1342 occurrences de *en* codées, dont 36 sans liaison. Après le retrait de 11 cas d'hésitation (*il travaillait en, à l'université*), 16 cas de h aspiré (*en haut ; en onzième*) et 1 erreur de codage, il reste 8 cas de non-liaison (2).

(2)

- a. *en / une heure* (3 occurrences)
- b. *en / un quart d'heure*
- c. *en / un jour et demi*
- d. *en / un seul passage*
- e. *c'est un / un qui est déguisé en / une*
- f. *confiance en / elle*

Ces exemples apparaissent comme des cas motivés de disjonction et ne remettent pas en cause la catégoricité de la liaison après *en*. En (2a-d), *un* est employé comme numéral plutôt que comme article. Les nombres se comportant comme des mots à h aspiré (*le un, un / onze*), la liaison se trouve bloquée. En (2e), la liaison ne se

<sup>2</sup> Nous ignorons ici le dernier contexte de liaison catégorique cité par Durand et Lyche (2008), soit les mots composés et les expressions figées, qui ne sont pas toujours identiques d'une variété à l'autre.

fait ni dans *en une* ni dans *un un*. Cela indique que ce n'est pas la variabilité de la liaison avec *en* qui est en cause, la disjonction étant vraisemblablement déclenchée par l'utilisation métonymique de *un/une*, qui se substitue à *homme/femme*. La non-liaison en (2f) est de nature différente. Mais le fait qu'elle y apparaisse nettement plus naturelle que dans des exemples (non attestés) comme *s'habiller en / homme* ou *aller en / Inde* suggère que la disjonction est ici aussi motivée, même si le facteur en cause reste à identifier. On peut ainsi conclure à la nature catégorique de la liaison dans tous les contextes en (1), dans la mesure où la plupart des contre-exemples sont indépendamment motivés.

Les quatre contextes de liaison en (1) définissent la base du système de liaison. Cette base est stable puisqu'aucune des variétés décrites ne remet en cause la régularité de la liaison dans ces contextes ; elle est également suffisante puisque la liaison peut se limiter à ces contextes, comme nous le verrons pour le domaine louisianais. Ces contextes n'impliquent d'ailleurs que les consonnes de liaison [z] et [n], si on exclut le [t] de liaison dans les constructions avec inversion du sujet (*vit-il, va-t-on*), qui sont de toute façon très marginales, sinon absentes, en parole spontanée.

Hors de ces contextes invariants, les quatre ensembles géographiques se distinguent sur deux fronts: l'application de la liaison dans les contextes variables et la prégnance de liaisons non standard.

#### 4. LA LIAISON VARIABLE

Le comportement de la liaison variable constitue une dimension importante de la variation diatopique. Nous comparerons d'abord les taux globaux de réalisation (4.1), avant de nous attarder à des formes particulières qui présentent un comportement différencié selon les régions (4.2).

##### 4.1 Taux de réalisation globaux

La situation louisianaise est assez simple puisque la liaison dans les contextes autres que ceux en (1) y est quasiment inexistante. À Golden Meadow, Blainey (2013) observe 5 consonnes réalisées au total dans le corpus de 2010, pour un taux de réalisation inférieur à 0,5%. Il s'agit dans tous les cas d'un [n] prononcé après une voyelle nasale, dont 3 occurrences de *dans* [n] *un*. À Ville Platte, Klingler et Lyche (2012) observent un peu plus de liaisons variables, mais seulement après *est* (*est* [t] *arrivé*<sup>3</sup>) et dans des contextes pluriel (*des petites* [z] *affaires*, *cing* [z] *écoles*). En particulier, la liaison est exclue entre un adjectif et un nom singulier (voir aussi Boutin et Lyche, 2014 et Lyche, 2015).

La Louisiane contraste avec le reste de la francophonie, où la liaison variable demeure vivante et très fréquente dans certains contextes. Barreca (2015: annexe 2)

<sup>3</sup> La liaison est systématique dans la locution progressive *est après* [etape] (*le soleil est après se coucher*). Il s'agit vraisemblablement d'un cas de lexicalisation.

offre une analyse fréquentielle de la liaison dans les différents contextes de liaison variable, définis par des catégories lexicales comme NOM et ADV(erbe). Au total, elle obtient un taux général de réalisation de la liaison variable de 19% (sur un nombre total de liaisons potentielles de 22 568). Dans des contextes spécifiques, le taux de réalisation varie entre 1% et 95%, la liaison se faisant le plus fréquemment dans les séquences préposition-nom (95% ; *en allemand*), préposition-verbe (86% ; *en arrivant, sans avoir*) et adjectif-nom (82% ; *petites occupations*). Notons cependant que les deux contextes où la liaison est la plus fréquente comprennent surtout la préposition *en*, déjà incluse dans les contextes de liaison catégorique en (1).

On peut alors comparer ces taux avec ceux de zones géographiques particulières. Pour le français canadien (laurentien), nous avons repris les données de Côté (2012b) et calculé le taux de réalisation de la liaison variable en soustrayant les contextes catégoriques en (1a-c), les mots composés et les expressions figées (*États-Unis, de plus en plus*). Nous avons cependant conservé la préposition *en*, pour assurer une comparaison directe avec les résultats de Barreca (2015). Nous obtenons un taux de réalisation de la liaison variable de 19,6% (743/3799).

Pour l'Afrique subsaharienne, Boutin (2014: 167) note que 'les locuteurs africains font globalement moins fréquemment la liaison que la moyenne des locuteurs d'ailleurs'. Les enquêtes africaines plus localisées présentées dans Gess et al. (2012) aboutissent au même constat. Nos calculs sur l'ensemble des codages liaison extraits des 6 points d'enquête africains disponibles en ligne confirment la réduction de la liaison variable dans cette zone. Après le retrait de toutes les liaisons catégoriques sauf *en*, nous obtenons un taux de réalisation de la liaison variable de 15,2% (463/3050), taux inférieur au taux PFC général et au taux laurentien.

La représentativité de chiffres globaux pour l'Afrique est cependant à considérer avec prudence. Pour la Côte d'Ivoire, Boutin et Lyche (2014) comparent des locuteurs lecteurs et non-lecteurs (pas ou très peu scolarisés) ; elles obtiennent des taux de réalisation de la liaison variable de 8% pour les locuteurs non-lecteurs et 25% pour les lecteurs. Les non-lecteurs se rapprochent donc de la situation louisianaise, malgré un taux encore loin d'être nul, alors que les lecteurs dépassent les taux d'autres communautés francophones. Même si le nombre de sites potentiels analysé est très limité (123 et 95, respectivement), l'écart entre lecteurs et non-lecteurs apparaît supérieur aux différences reliées à la scolarisation relevées sur l'ensemble du corpus PFC (Durand et al., 2011). On ne sait cependant pas si les contextes de liaison considérés sont exactement les mêmes que dans Barreca (2015). Il faut noter également que le calcul du taux de 15,2% noté ci-dessus pour l'ensemble des points d'enquête PFC en Afrique subsaharienne ne comprend que des locuteurs lecteurs. Il ne représente donc pas une moyenne entre des lecteurs et des non-lecteurs aux comportements très différenciés.

Après la Louisiane, le Canada et l'Afrique, seule l'Europe n'a pas fait l'objet de calculs spécifiques. On peut cependant estimer indirectement le taux de liaison variable en Europe. En effet, si les résultats de Barreca (2015) ne distinguent pas de zones à l'intérieur du monde francophone, il est indiqué que l'ensemble de son corpus inclut 66% de données européennes, contre 22% pour l'Afrique et 12%

Tableau 1: Réalisation de la liaison après certains éléments lexicaux

	Île-de-France	Suisse	Canada	Afrique
<i>est</i>	39,3% (121/308)	30,6% (86/281)	75,5% (247/327)	12,8% (56/437)
<i>sont</i>	19,2% (5/26)	0% (0/11)	66,7% (26/39)	13,7% (10/73)
<i>suis</i>	15,3% (9/59)	2,2% (10/46)	28,1% (18/64)	16,0% (17/106)
<i>était</i>	9,3% (10/108)	4,6% (5/108)	0% (0/72)	2,3% (2/88)
<i>étais</i>	0% (0/17)	0% (0/27)	0% (0/22)	19,1% (13/68)
<i>pas</i>	0% (0/110)	2,0% (2/102)	0,7% (1/144)	3,7% (8/217)
<i>quand</i>	81,7% (58/71)	97,0% (67/69)	83,3% (65/78)	48,2 (79/164)
<i>très</i>	100% (23/23)	100% (23/23)	89,5% (17/19)	68,8% (11/16)
<i>dans</i>	93,9% (77/82)	98,1% (52/53)	78,5% (51/65)	98,1% (51/52)

pour le Canada. Si les taux de réalisation de la liaison variable pour l'ensemble du corpus, l'Afrique subsaharienne et le Canada sont respectivement de 19%, 15,2% et 19,6%, celui de l'Europe doit se rapprocher de 20%, un résultat comparable au taux laurentien.

#### 4.2 Formes particulières

Au-delà des taux globaux, un examen plus détaillé révèle des différences significatives. J'ai comparé pour un ensemble de formes lexicales particulières les taux de réalisation dans quatre zones francophones: Île-de-France (4 points d'enquête), Suisse (3 points d'enquête), Canada (4 points d'enquête) et Afrique (6 points d'enquête, ne comprenant de nouveau que des locuteurs lecteurs). Les résultats sont compilés au [tableau 1](#).

Les différentes formes du verbe *être* – *est* (incluant *c'est*), *sont*, *suis*, *était* (*c'était*) et *étais* – se comportent très différemment selon les régions. Ces formes s'opposent par le temps (présent vs imparfait), la personne (3<sup>e</sup> sg vs 3<sup>e</sup> pl vs 1<sup>ère</sup> sg), la consonne de liaison attendue ([t] vs [z]) et le nombre de syllabes (1 vs 2). En Suisse, seul *est* est associé à un taux conséquent de réalisation (30,6%). Même si l'Île-de-France accorde aussi un taux préférentiel à *est*, la liaison reste bien présente avec *sont*, *suis* et *était*, mais pas *étais*. Au Canada, seules les formes du présent font liaison, *est* et *sont* présentant les taux de loin les plus élevés du monde francophone. *Suis*, comme nous le verrons plus loin, fait la liaison en [t] et non en [z]. Ces trois régions ont en commun un taux de liaison plus élevé avec *est* et moins élevé avec les formes de l'imparfait et de 1<sup>er</sup> personne.

L'Afrique offre un portrait très différent. D'abord, aucune forme ne présente un taux de liaison plus élevé que 20%. Mais plus surprenant est le taux observé avec les formes de 1<sup>ère</sup> personne *suis* et *étais*, qui est plus élevé que pour les formes de 3<sup>e</sup> personne en Afrique et les formes de 1<sup>ère</sup> personne hors d'Afrique. Le taux de 19,1% associé à *étais* est particulièrement saillant. Des 30 cas de liaison avec *suis* et *étais*, on note que 25 sont suivis du participe *allé(e)*. Il y a donc un puissant effet de lexicalisation et de semi-figement, déjà souligné par Boutin (2014).

J'ai également comparé quatre monosyllabes fréquents: *pas*, *quand*, *très* et *dans*. Pour *quand*, *très* et *dans*, nous avons retiré du compte les cas de non-liaison où le mot était suivi d'un *eah* d'hésitation ou d'un mot à h aspiré.<sup>4</sup> *Dans* présente des taux très élevés partout, sauf au Canada. Sa particularité est qu'il ne fait liaison que dans la seule séquence *dans un(e)*. Le maintien d'un taux de liaison très élevé en Afrique pourrait donc aussi relever d'un effet de figement. Les monosyllabes *quand* et *très* présentent des taux clairement moins élevés en Afrique que partout ailleurs. Quant à *pas*, il offre au contraire un taux plus élevé en Afrique, même si ce taux reste faible.

Ces résultats montrent deux tendances propres à l'Afrique. D'une part, pour les formes où la liaison est peu fréquente hors d'Afrique et relève d'un niveau de langue formel, l'Afrique présente souvent des taux de réalisation plus élevés. C'est le cas de *suis*, *étais* et *pas* (en écartant la liaison en [t] après *suis* au Canada). Le même effet peut être observé dans la liaison entre un nom pluriel et un adjectif (*pays* [z] *africains*), qui est réalisée dans 16,7% des cas (7/42) en Afrique, contre 9% pour l'ensemble du corpus PFC (Barreca, 2015: 535). On peut parler ici d'un effet de formalité, attribuable au contexte d'acquisition du français, langue de scolarisation. Ce constat rejoint Boutin (2014: 167), qui conclut que 'les comportements des locuteurs africains en lecture et en conversation laissent supposer des représentations de la liaison comme très liée à l'écrit et à la norme de lecture'. Cette tendance n'est cependant pas dissociable d'un effet de lexicalisation, qui fige la liaison dans des séquences particulières, comme *suis/étais allé(e)*.

D'autre part, les formes où la liaison est fréquente hors d'Afrique présentent des taux moins élevés en Afrique, à l'exception de la séquence *dans un(e)*. Cela concerne *est*, *quand*, *très* et, dans une moindre mesure, *sont*. L'effet d'amenuisement de la liaison variable dans des contextes de liaison fréquente, tant en Afrique qu'en Louisiane, a été relié au contact linguistique avec des langues où l'autonomie du mot est plus marquée qu'en français (Boutin et Lyche 2014 ; Boutin 2014). Cette conclusion est confortée par la présence régulière d'un coup de glotte en cas d'absence de liaison (Boutin et Turcsan, 2009 ; Boutin et al., 2012).

Ces effets de formalité et de contact linguistique agissent de façon opposée sur la réalisation de la liaison variable. Il faudra donc élucider l'interaction entre les deux facteurs et les conditions de leur application.

## 5. LES LIAISONS NON STANDARD

Un autre trait qui distingue les variétés est la prégnance des liaisons non standard, c'est-à-dire non prescrites par la norme. Nous ne pensons pas ici aux liaisons hypercorrectives qui surviennent dans des contextes de pression normative accrue, telle la parole publique, mais à certaines innovations qui peuvent s'établir dans la

<sup>4</sup> Pour le Canada, nous avons aussi retiré les cas où *dans* est suivi des articles définis *la* et *les*. Ces articles sont souvent réalisés sans [l], ce qui en fait en surface des formes à initiale vocalique ; la liaison en [z] est pourtant exclue.



grammaire de la liaison par des processus analogiques, comme le développement d'un [z] de liaison après certains nombres (*cent [z] euros*). Parmi ces liaisons, on peut distinguer les cas d'insertion d'une consonne dans un contexte où la norme ne prévoit aucune liaison et les cas de substitution de la consonne prescrite par une autre.

Avant de décrire les données en cause, il convient de s'attarder au codage PFC, qui indique les liaisons dites 'épenthétiques'. Le protocole PFC définit ces liaisons comme n'ayant pas d'origine graphique, par exemple *il va à Paris* prononcé [ilvatapari] (Durand et al., 2009: 34). Mais ce codage s'avère ambigu et ne permet que partiellement l'identification des liaisons non standard. D'une part, s'il est clair que le codage épenthétique s'applique aux cas d'insertion, inclut-il également les cas de substitution? Le traitement de ces cas s'avère variable. Le [z] de *cent [z] euros* est catégorisé comme épenthétique à Liège, mais pas celui de *vingt [z] enfants* à Saguenay ; de même, le [t] qui accompagne *suis* est considéré comme épenthétique dans l'enquête de Trois-Rivières, mais pas dans celle de l'Université Laval.

D'autre part, les liaisons non standard ne sont pas toutes reconnues comme telles, et donc codées. Par exemple, des formes laurentiennes comme *ça [l] arrive* sont à analyser comme contenant un [l] de liaison (voir section 6). Elles sont pourtant spontanément transcrites *ça l'arrive*. À l'opposé, certaines consonnes 'inattendues' peuvent être à tort codées comme consonnes de liaison. Ainsi, le [n] de *ça [n] en prend* a été traité comme une liaison entre *ça* et *en*, alors que Morin (1979) conclut que [nã] est plutôt une variante du clitique *en*.

L'ensemble du corpus PFC ne comprend que 22 consonnes épenthétiques qui ne soient pas clairement des erreurs de codage. Il en résulte un portrait très incomplet de la liaison non standard dans les différentes zones francophones, en raison non seulement de l'ambiguïté du codage, mais surtout de la représentation insuffisante des variétés les plus susceptibles de présenter des liaisons s'écartant de la norme, soit les variétés nord-américaines. De ces 22 liaisons épenthétiques, 15 proviennent des quatre enquêtes canadiennes, 5 d'Europe, avec correction immédiate du locuteur dans 3 cas, et 2 d'Afrique.

Durand et al. (2011: 115) font état de l'extrême rareté des 'erreurs' de liaison dans la conversation spontanée. Cela est avéré pour le domaine européen, où le seul exemple régulier de liaison non standard dans le corpus PFC est *cent [z] euros*. Pour l'Afrique, Boutin et Turcsan (2009: 150) mentionnent l'absence de toute liaison interdite ou épenthétique dans le corpus d'Abidjan et Boutin et Lyche (2014) précisent que les locuteurs n'y insèrent normalement pas de [z] analogique après les chiffres comme *cinq*. Les autres points d'enquête offrent deux exemples: *les conseillers ne leur [z] aident pas* à Bangui et *un ancien [z] étudiant* au Burkina Faso. Les locuteurs, même peu scolarisés, restent donc proches de la norme pour la liaison.

Il en va autrement dans les variétés nord-américaines. Les études sur la Louisiane font régulièrement état du développement de la liaison dans les contextes pluriels. Boutin et Lyche (2014: 298) notent la fréquence de formes comme *combien d'[z]enfants* et *assez d'[z]années*, y compris 'chez les locuteurs qui gardent une excellente maîtrise de la langue'. La présence de [z] après des chiffres est régulière

(*quatre* [z] *enfants*, *cent* [z] *acres* ; Blainey, 2013 : 5.3.6). Lyche (2015 : 22), citant Dajko (2009), rapporte également dans la paroisse Lafourche le développement d'un [t] de liaison dans la construction verbe + [t] *être*, comme dans *ta mama va* [t] *être* *fâchée*.

On observe un éventail plus varié de liaisons non standard au Canada, sans doute en raison de la plus grande fréquence de la liaison variable. La construction avec [t] *être* y est également relevée (Côté, 2005 : 73 ; 2012a : 266–267) (*ça va* [t] *être* *des nouveautés*). Le français laurentien connaît aussi l'extension du [z] de liaison en contexte pluriel, mais celle-ci ne semble pas aussi généralisée qu'en Louisiane. Les exemples relevés dans les conversations PFC au Canada incluent *huit* [z] *enfants* [ʉizãfã] et *vingt* [z] *enfants*. La liste de mots complémentaire développée pour les enquêtes laurentiennes comprend aussi les séquences *20 épingles*, *100 épaves*, *30 innocents* et *sept idées*. L'analyse de 125 locuteurs confirme que l'insertion d'un [z] de liaison est fréquente, même en lecture, mais nettement plus après les nombres à finale vocalique (48,4% et 77,4% après *20* et *100*) qu'après ceux à finale consonantique (3,2% après *30* et *sept*). La liaison en [z] en contexte pluriel est donc dépendante de la présence d'un hiatus. Il s'agit d'un cas intéressant d'interaction entre deux facteurs conditionnant la liaison : l'expression du pluriel et l'évitement du hiatus. On ne note cependant pas de [z] de pluriel comparable au *combien d'*[z]*enfants* louisianais.

Les autres développements non standard de la liaison au Canada relèvent d'au moins quatre ordres. Le plus courant est l'extension du [t] de liaison après toutes les formes du verbe *être* au présent (*sommes* ne faisant pas partie du répertoire conversationnel courant et *êtes* excluant la liaison en [t] en raison de son [t] final stable) (van Ameringen, 1977 ; Côté, 2012a, b). Les enquêtes PFC offrent de très nombreux exemples de liaison en [t] après *suis* et *es* (*je suis* [t] *un peu perdu*, *tu es* [t] *arrivé*), où la liaison en [z] est normalement exclue dans les variétés canadiennes. Dans le contexte adjectif+nom, [t] peut aussi pour certains locuteurs agir comme consonne de liaison par défaut, comme dans *vrai* [t] *investissement* ou *gros* [t] *arbre*. On note aussi le développement d'un [l] de liaison après le proclitique *ça* (*si ça* [l] *a déjà été vrai*).<sup>5</sup> Enfin, le [z] de liaison dans les enclitiques est généralisé, comme dans *parle-moi*-[z]*en pas* (l'alternative (*ne*) *m'en parle pas* étant normalement exclue).

## 6. DISCUSSION

Il se dégage des discussions précédentes sur les liaisons variables et les liaisons non standard une typologie de la variation diatopique qui peut être représentée comme dans le [tableau 2](#).

Les quatre zones choisies peuvent être classées selon qu'elles présentent plus ou moins de liaisons variables et plus ou moins de liaisons non standard. Chacune des zones occupe une case distincte du tableau. L'Afrique est catégorisée comme [–liaison variable], mais il faut garder à l'esprit qu'elle présente tout de même plus

<sup>5</sup> Le proclitique *elle* se prononce [a] devant consonne et [a(l)] devant voyelle, le [l] se comportant exactement comme une consonne de liaison variable. Cette consonne semble s'être étendue au clitique *ça* ([sa] devant consonne, [sa(l)] devant voyelle) ; voir Morin (1982) et Côté (2012a : 262) pour plus de détails.

Tableau 2: *Variation diatopique de la liaison*

	– liaison non standard	+ liaison non standard
+ liaison variable	Europe	Canada
– liaison variable	Afrique	Louisiane

de liaisons que la Louisiane, surtout chez les locuteurs scolarisés et incluant des liaisons perçues ailleurs comme plutôt formelles (*j'étais [z] allé*).

L'amenuisement de la liaison variable a déjà été relié au contact intense avec des langues à accent de mot – diverses langues locales en Afrique, l'anglais en Louisiane – où l'autonomie phonologique du mot aurait un effet bloquant sur la liaison (Boutin et Lyche, 2014). Les liaisons non standard font ressortir le poids (historique) de la norme, moindre dans les variétés nord-américaines (Canada et Louisiane), qui ont évolué à partir du 17<sup>e</sup> siècle en relative autonomie par rapport au standard européen. En Afrique subsaharienne, au contraire, le français s'est implanté à partir du 19<sup>e</sup> siècle par le biais de l'administration coloniale et de l'école, qui ont transmis – et qui continuent de transmettre, même indirectement dans le cas des locuteurs peu lettrés – un français fortement normé.

## 7. CONCLUSION

Laks (2014: 350) écrivait au sujet de la variation diachronique:

Je conclus donc à la stabilité d'ensemble de la liaison sur le siècle passé et à la nécessité de l'analyser en deux phénomènes nettement distincts: la liaison obligatoire qui ne bouge pas dans son principe et la liaison facultative en décroissance lente.

Cette conclusion est transposable à la variation diatopique, qui repose sur un ensemble stable de liaisons catégoriques et différents modes de réalisation de la liaison variable, pouvant aller jusqu'à son extinction. La comparaison entre différentes parties du monde francophone a permis de confirmer l'ensemble des contextes formant le noyau dur de la liaison et de définir les zones de variabilité, en distinguant les liaisons standard et non standard. Il en résulte quatre catégories de variétés, représentées par l'Afrique subsaharienne, le Canada, la Louisiane et l'Europe.

Il ne s'agit ici que d'une ébauche et les études futures devront pousser l'analyse dans plusieurs directions, notamment en intégrant les zones de la francophonie laissées à l'écart et en raffinant les facteurs de variation pour tenir compte de distinctions diatopiques plus fines. Il faudra également approfondir le rôle du contact avec des langues qui maintiennent l'autonomie prosodique du mot et du poids de la norme dans le développement historique des variétés comme facteurs explicatifs de la réalisation de la liaison variable et non standard. Par exemple, quel type ou degré de contact linguistique peut influencer le comportement de la liaison variable? En Afrique et en Louisiane, les langues en contact sont parlées de façon native ou

quasi-native dans l'ensemble de la communauté, ce qui n'est par exemple pas le cas du néerlandais en Belgique francophone ou de l'anglais au Québec.

Adresse pour correspondance:

e-mail: [mhcote@alum.mit.edu](mailto:mhcote@alum.mit.edu)

RÉFÉRENCES

- Ameringen, A. van (1977). *La liaison en français de Montréal*. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.
- Ameringen, A. van et Cedergren, H. J. (1981). Observations sur la liaison en français de Montréal. In: D. Sankoff et H. J. Cedergren (dir.), *Variation omnibus*. Edmonton: Linguistic Research, pp. 141–149.
- Barreca, G. (2015). *L'acquisition de la liaison chez des apprenants italophones. Des atouts d'un corpus de natifs pour l'étude de la liaison en français langue étrangère (FLE)*. Thèse de doctorat, Université Paris Ouest Nanterre La Défense / Università Cattolica del Sacro Cuore di Milano.
- Blainey, D. (2013). *First to come, last to go: phonological change and resilience in Louisiana Regional French*. Thèse de doctorat, Tulane University.
- Boutin, B. A. (2014). Liaisons en français et terrains africains. In: J. Durand, G. Kristoffersen et B. Laks, avec la collaboration de J. Peuvergne (dir.), *La phonologie du français: normes, périphéries, modélisation*. Nanterre: Presses Universitaires de Paris Ouest, pp. 153–172.
- Boutin, B. A., Gess, R. et Guèye, G. M. (2012). French in Senegal after three centuries: a phonological study of Wolof speakers' French. In: Gess et al. (dir.), pp. 45–71.
- Boutin, B. A. et Lyche, C. (2014). Ce que nous apprennent des locuteurs francophones non-lecteurs sur la liaison. In: Soum-Favaro et al. (dir.), pp. 283–310.
- Boutin, B. A. et Turcsan, G. (2009). La prononciation du français en Afrique: la Côte d'Ivoire. In: J. Durand, B. Laks et C. Lyche (dir.), *Phonologie, variation et accents du français*. Paris: Hermès, pp. 131–152.
- Cichocki, W. (2012). An overview of the phonetics and phonology of Acadian French spoken in northeastern New Brunswick (Canada). In: Gess et al. (dir.), pp. 211–233.
- Côté, M.-H. (2005). Le statut lexical des consonnes de liaison. *Langages*, 158: 66–78.
- Côté, M.-H. (2012a). Laurentian French (Québec): extra vowels, missing schwas and surprising liaison consonants. In: Gess et al. (dir.), pp. 235–274.
- Côté, M.-H. (2012b). La liaison en français laurentien: l'apport du corpus PFC. Présentation au colloque 'Les français d'ici', Université de Sherbrooke, 13–15 juin.
- De Jong, D. (1993). Sociophonological aspects of Montreal French liaison. In: W. J. Ashby, M. Mithun, G. Perissinotto et E. Raposo (dir.), *Perspectives on the Romance Languages*. Amsterdam: John Benjamins, pp. 127–137.
- Dorian, N. (1977). The problem of the semi-speaker in language death. *International Journal of the Sociology of Language*, 12: 23–32.
- Durand, J., Laks, B., Calderone, B. et Tchobanov, A. (2011). Que savons-nous de la liaison aujourd'hui? *Langue Française*, 169: 103–135.
- Durand, J., Laks, B. et Lyche, C. (2009). Le projet PFC: une source de données primaires structurées. In: J. Durand, B. Laks et C. Lyche (dir.), *Phonologie, variation et accents du français*. Paris: Hermès, pp. 19–61.

- Durand, J. et Lyche, C. (2008). French liaison in the light of corpus data. *Journal of French Language Studies*, 18: 33–66.
- Eychenne, J., Lyche, C., Durand, J. et Coquillon, A. (2014). Quelles données pour la liaison aujourd'hui: la question des corpus. In: Soum-Favaro et al. (dir.), pp. 33–60.
- Eychenne, J. et Walker, D. C. (2010). Le français en Amérique du Nord: éléments de synthèse. In: S. Detey, J. Durand, B. Laks et C. Lyche (dir.), *Les variétés du français parlé dans l'espace francophone*. Paris: Ophrys, pp. 249–264.
- Gess, R., Lyche, C. et Meisenburg, T. (dir.) (2012). *Phonological Variation in French: Illustrations from Three Continents*. Amsterdam: John Benjamins.
- Hambye, P. et Simon, A. C. (2012). The variation of pronunciation in Belgian French: from segmental phonology to prosody. In: Gess et al. (dir.), pp. 119–149.
- Klingler, T. et Lyche, C. (2012). Cajun French in a non-Acadian community: a phonological study of the French of Ville Platte, Louisiana. In: Gess et al. (dir.), pp. 273–312.
- Laks, B. (2014). Diachronie de la liaison en français contemporain: le cas de la parole publique (1999–2011). In: J. Durand, G. Kristoffersen et B. Laks, avec la collaboration de J. Peuvergne (dir.), *La phonologie du français: normes, périphéries, modélisation*. Nanterre: Presses Universitaires de Paris Ouest, pp. 327–379.
- Laks, B. et Calderone, B. (2014). La liaison en français contemporain: approches lexicales et exemplaristes. In: Soum-Favaro et al. (dir.), pp. 79–109.
- Lyche, C. (2015). Liaison et formation des mots: l'éclairage du français louisianais. In: M. Abecassis et G. Ledegen (dir.), *De la genèse de la langue à l'internet*. Berne: Peter Lang, pp. 9–18.
- Mallet, G. (2008). *La liaison en français: descriptions et analyses dans le corpus PFC*. Thèse de doctorat, Université Paris Ouest Nanterre La Défense.
- Morin, Y.-C. (1979). La morphophonologie des pronoms clitiques en français populaire. *Cahier de Linguistique*, 9: 1–36.
- Morin, Y.-C. (1982). De quelques [l] non étymologiques dans le français du Québec: notes sur les clitiques et la liaison. *Revue Québécoise de Linguistique*, 11 (2): 9–47.
- Racine, I. et Andreassen, H. N. (2012). A phonological study of a Swiss French variety: data from the canton of Neuchâtel. In: Gess et al. (dir.), pp. 173–207.
- Soum-Favaro, C., Coquillon, A. et Chevrot, J.-P. (dir.) (2014). *La liaison: approches contemporaines*. Berne: Peter Lang.